

Leos Janáček

JOURNAL D'UN DISPARU

I - J'ai rencontré une jeune tzigane, sa démarche était comme celle d'une biche, deux tresses noires pendaient sur sa poitrine et ses yeux étaient un abîme sans fond. Elle me jeta un long regard profond, et disparut, sautant par-dessus un tronc, ainsi, elle est restée dans ma tête toute la sainte journée.

II. La noire tzigane tourne autour de notre maison. Qu'est-ce qui la retient ici, pourquoi ne part-elle pas au loin ? Je serais plus gai, je crois, si elle voulait partir ; j'irais tout de suite prier à l'église.

III. Des lucioles dansent sur la digue, à la tombée de nuit, quelqu'un s'y promène. N'attends pas, je ne sortirai pas, je ne me laisse pas séduire, un jour, ma pauvre petite mère en pleurerait. La lune se couche, on ne voit plus clair, quelqu'un se tient debout près de notre grange. Deux petites lumières brillent dans la nuit noire. Mon Dieu, mon Dieu ! Venez à mon secours !

IV. Déjà de jeunes hirondelles pépient dans leur nid, j'ai couché toute la nuit comme sur un lit de camp. Déjà c'est l'aube qui apparaît au ciel bleu, j'ai couché toute la nuit comme nu dans des ronces.

V. Que c'est pénible de labourer, j'ai si peu dormi, j'ai si peu dormi, et lorsque je m'endormais, c'est d'elle que je rêvais.

VI. Ohé! Mes bœufs gris, labourez attentivement, ne vous tournez point du côté de la charmille ! Ma charrue saute sur la terre dure, un tablier bariolé luit à travers les feuillages. Que celle qui m'y attend, se change plutôt en pierre, ma pauvre tête malade n'est qu'une flamme.

VII. J'ai perdu une chevillette de mon essieu, attendez, mes petits bœufs, que j'en fasse une nouvelle. J'irai la chercher, là, dans la charmille. Personne n'échappera à sa destinée.

VIII. Ne regardez pas tristement vers la lisière, mes petits bœufs, n'ayez pas peur, je ne me perdrai pas! La noire Zefka est là, debout, dans la charmille, dans ses yeux sombres tremblent des

étincelles, n'ayez pas peur, même si je l'approche, je saurai tenir tête à ses yeux ensorceleurs.

IX. « Bonjour, petit Yanik, sois le bienvenu dans la forêt ! Quel bon vent ici t'amène ? Sois le bienvenu, petit Yanik ! Qu'as-tu donc à rester comme ça, blême, immobile, aurais-tu peur de moi ? » « Ma foi, je n'ai nulle raison d'avoir peur de quiconque, je ne suis venu que pour couper une chevillette ! » Ne coupe pas, Yanik, ne coupe pas de chevillette, mais écoute plutôt une chanson tzigane ! » Elle joignit ses mains, elle chanta tristement et sa morne chanson remuait son cœur.

X. « O Dieu lointain, Dieu immortel, pourquoi avoir donné la vie au tzigane ? Est-ce pour qu'il erre sans but à travers le monde, pour qu'on le chasse toujours plus loin ? » « Mon petit Yanik, entends-tu le trille des alouettes ? » Et sa morne chanson remuait son cœur. « Assieds-toi donc à côté de la tzigane ! » « O Dieu puissant ! Dieu de miséricorde ! Avant que je meure dans le monde désert, ô, fais-moi connaître la vérité, donne-moi sentir ! ».

Et sa morne chanson remuait son cœur. « Tu demeures là, toujours debout, comme une statue de sel, il me semble bien que tu as peur de moi. Assieds-toi plus près, ne te mets pas si loin, serait-ce ma couleur qui te fit peur, malgré tout ? Je ne suis pas si noire qu'il te le semble, là, où le soleil n'entre pas, mon corps est différent. » Elle ouvrit un petit peu la chemisette sur sa poitrine, et tout mon sang afflua à ma tête.

XI. L'odeur du sarrazin fleuri arrive jusqu'au bois. « Veux-tu voir, Yanik, comment dorment les tziganes ? » Elle cassa une petite branche, prit une pierre et la jeta. « Voilà, mon lit est fait, » dit-elle en riant. « La terre est mon oreiller, le ciel ma couverture, et les mains, refroidies par la rosée, je les réchauffe dans mon giron. » Elle était couchée par terre, elle n'avait qu'une petite jupe, et ma pauvre vertu pleurait à chaudes larmes,

XII Une charmille sombre, une source froide, une tzigane noire, de petits genoux blancs : tant que je vivrai je n'oublierai ces quatre choses.

XIII. Piano seul

XIV. Le soleil monte, l'ombre devient plus courte. Oh ! Qui me rendra ce que j'ai perdu?

XV. Mes petits bœufs gris qu'avez-vous à me regarder ? Vous n'allez donc pas trahir mon secret ? Si vous me trahissez, je n'épargnerai pas mon fouet et vous, mes petits bœufs, vous vous en repentirez ! Mais la pire des choses, ce sera à midi, rentré à midi, rentré à la maison comment regarderai-je aux yeux de maman ?

XVI. Qu'ai-je donc fait ? Quelle terrible pensée ! Si je devais dire à une tzigane « maman ». À une tzigane « maman », à un tzigane « père », non ! Je préférerais me couper le petit doigt ! Une alouette s'élève au-dessus de la coudraie, personne ne pourra plus consoler mon cœur attristé

XVII. Personne n'échappe à sa destinée. Je cours maintenant souvent le soir, vers les charmillles. Que vais-j'y faire ? J'y cueille des fraises. Il suffit de soulever une petite feuille, on goûte de la félicité.

XVIII. Je ne songe maintenant qu'à une chose, c'est quand viendra le soir, à pouvoir passer toute la nuit avec Zelka. J'ai l'envie de couper la tête à tous les coqs pour les empêcher d'appeler l'aurore. Puisse la nuit durer toute l'éternité pour que je puisse aimer jusqu'à l'éternité.

XIX. Une pie vole, vole, battent des ailes, on a volé à ma sœur une chemise qui séchait à la grille. Oh, si elle savait qui l'a volée, elle ne voudrait plus jamais m'adresser la parole. Oh mon, Dieu, mon Dieu, combien je suis changé, combien sont différentes les pensées de mon cœur ! Ma tête a oublié toutes les prières, comme si l'on comblait une fosse de sable !

XX J'ai une jolie aimée, mais déjà sa chemisette de toile écrue lui monte au-dessus des genoux.

XXI Mon cher papa, comme vous vous trompez, si vous croyez que je prendrai la jeune fille que vous me choisirez. Qui a commis une faute, qu'il expie son péché : Moi, non plus, je ne veux pas éviter mon sort,

XXII Adieu, mon pays natal.
adieu, mon village ! Il ne me reste plus que de me séparer à jamais de

vous. Adieu, mon petit père, et vous, chère maman, adieu, ma petite sœur, petite fleur de mes yeux ! Je vous caresse les mains, je vous prie de me pardonner pour moi, il n'y a plus de retour possible ! Je veux tout faire ce que mon destin commande ! Zefka m'attend mon fils dans ses bras !

Traduction Emilia Essora 1998